

VENÉRIE

la chasse aux chiens courants



Au milieu du Second Empire, se constitue, en 1860, un équipage de grande vénerie qui va chasser un quart de siècle, jusqu'en 1885. Le patron, Louis de La Haye Jouselin, fut non seulement un veneur passionné et compétent, mais aussi amateur de beaux chiens et de beaux chevaux. Il joua également un rôle remarquable de promoteur dans l'aménagement agricole et forestier de son canton.

Il vécut au domaine du Fond-des-Bois — à l'époque le Foie (foyer), vaste propriété située au Nord-Ouest de la Loire-Atlantique, entre Derval et Marsac-sur-Don. Un château, relativement important, fut construit sous la Restauration. Ses communs abritent chenil et écuries, au centre des terres sillonnées par dix-neuf kilomètres de chemins privés et dont onze kilomètres sont déjà macadamisés en 1874.

C'est un ensemble de mille cinquante et un hectares :

- six cent onze hectares de forêt avec un élégant pavillon de chasse,
- quatorze métairies et deux borderies sur quatre cents hectares,
- un moulin à vent un faire-valoir de quarante hectares.

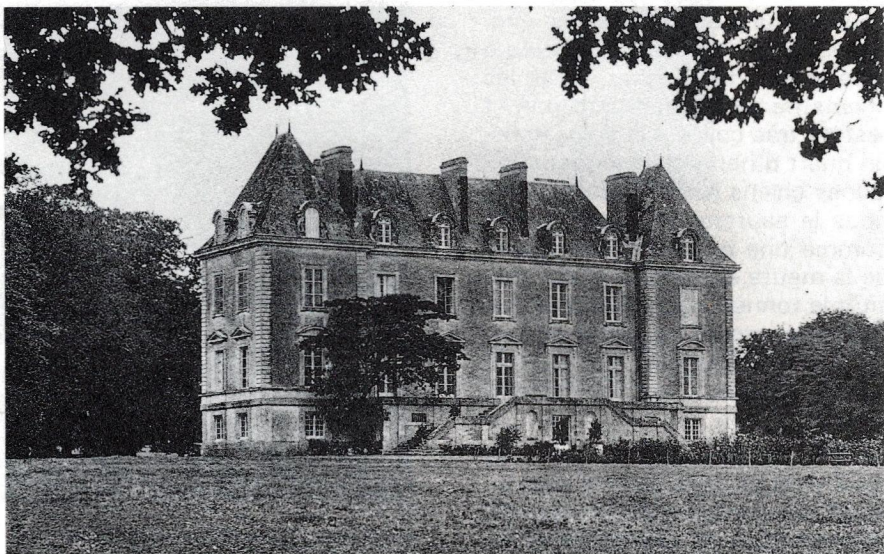
Ceci constitue une structure bien équilibrée, puisqu'elle procure un revenu annuel net de cinquante-cinq mille francs-or en 1872, soit approximativement plus d'un million de nos francs. Ce rapport est qualifié de considérable par le jury du Concours Agricole régional qui, à deux reprises, en 1866 et 1874, attribue la médaille d'or à M. de La Haye Jouselin pour « ces travaux multiples qui occupent si dignement sa vie... » Que la rhétorique était belle au temps de Mac-Mahon !

Louis de La Haye Jouselin est né le 23 janvier 1836 dans cette demeure que son père, Louis-Marie, vient de faire édifier à côté des ruines d'un vieux manoir. Avocats au Parlement de Bretagne, ses aïeux furent les intendants des Princes de Condé, titulaires de la baronnie de Châteaubriant sous l'Ancien Régime, puis administrateurs, en 1831, des biens du Duc d'Aumale, héritier du dernier Bourbon.

LE VAUTRAIT DU FOND-DES-BOIS



Louis de La Haye Jouselin
1860-1885



Le château du Fond-des-Bois.

(Photo : Courtoisie)

Il fut bachelier ès sciences à vingt ans et, en 1856, élève de l'École Impériale Forestière de Nancy, formation utile pour la mise en valeur de ses propres bois. Marié en premières noces à Cécile de Janzé, puis veuf, il épousera Mathilde-Hélène Roger qui vivra jusqu'en 1939. La vie, dans ce coin retiré de la Loire-Inférieure, ne l'empêche pas de faire de fréquents voyages en Angleterre pour étudier les méthodes agricoles de nos voisins. Il s'y habille et achète tous ses équipements et harnachements à Londres, Mecque du cheval de ces temps-là. Une merveille que ces culottes de peau blanche qui sont restées souples un siècle après. Ses montures viennent d'outre-Manche comme ses juments « Nuit de Noces » et « Belle de Jour ». Membre du Jockey, il s'intéres-

sera moins aux courses que son frère Edmond qui a une écurie et dont le souvenir est perpétué de nos jours par le Prix de La Haye Jouselin.

La grande affaire de Louis sera la chasse à courre. Il y met toute son ardeur et y dépense — mais peut-on le reprocher à un passionné — beaucoup plus d'argent que ne le voudrait la tradition familiale.

Le voici, à vingt-cinq ans, en 1860, en pleine possession de ses moyens. Son père, âgé de soixante-dix ans (un vieillard pour l'époque), lui a passé les rênes du domaine, qu'il va mener à grandes guides.

Aux alentours, il y a beaucoup de friches, des landiers, de ces terres vaines et vagues que l'on a commencé à aménager depuis une vingtaine d'années, mais qui

sont un biotope pour la faune nomade que, sont sangliers, renards et quelques loups. Peu de cervidés, ce sont plutôt des pèlerins, les hardes étant concentrées en forêt du Gâvre (quatre mille cinq cents hectares), à huit kilomètres environ. Son ami, Clément de Lareinty, y a d'ailleurs déjà monté un équipage de cerf vers 1850.

Sa charge de lieutenant de l'ouvéterie le conduit tout naturellement à constituer un vautrait avec une trentaine de chiens, vraisemblablement des bâtards Anglo-Poitevins. Peut-être proviennent-ils du chenil du vicomte Médéric du Bouëxic, venu chasser en 1857 dans les forêts de Château-briant et qui démonte en 1863. Nous n'avons rien trouvé de certain à cet égard, mais ce qui est indéniable, c'est que, pendant dix ans, jusqu'à la guerre de 1870, M. de La Haye Jousselin va se faire la main sur différents animaux d'une manière très éclectique, bien dans le style des veneurs provinciaux de l'époque. Voici un « morceau choisi » de son cahier de chasse pour la saison 1868-69 :

« — 8 novembre : un cerf dix-cors pris à Teillaye, chassé cinq heures. Rembuché par moi dans une enceinte à la Serpaudais, lancé à midi, dagué par moi à l'étang de la Pile. Équipages de MM. de Langle, d'Armaillé et de La Haye Jousselin.

— 24 novembre : un lièvre attaqué aux pins de l'Ajon, pris à Grand-Goué. Chassé quarante-cinq minutes.

— 29 novembre : un renard lancé à Lurion, chassé à fond de train sous bois, au bois d'Indre et au Grand Nombray. Pris après cinquante-cinq minutes de chasse.

— 2 décembre : un loup lancé en forêt de la Bretesche, admirablement chassé par mes chiens pendant une heure et demie, tiré et tué par un braconnier... passé une semaine à la Bretesche, chassé quatre fois et lancé chaque jour avant neuf heures.

— 9 décembre : une laie de cent-quarante livres lancée à Domnaïche dans une harde de douze animaux qui l'accompagnent pendant deux heures. La laie se sépare et, après une heure un

quart de chasse, elle est portée bas, servie à la carabine par mon garde.

— 31 décembre : un ragot de cent vingt attaqué dans harde à Bourru et après deux heures un quart de chasse, il est porté bas à Domnaïche ».

Il ne manque qu'un chevreuil pour que la série soit complète. Beaucoup de déplacements sont nécessaires, puisque la forêt de Taillay est à trente kilomètres au nord du département, celle de la Bretesche à quarante kilomètres au sud-ouest et seules Domnaïche et le Bois de Bourru sont voisines. Mais ce sont là les servitudes habituelles des louvetiers.



Le sanglier servi par Mme de La Haye Jousselin.

(Photo : Courtoisie)

Louis de La Haye Jousselin fait aussi partie de la Société de Chasse du Gâvre et de Saint-Gildas, dont le président est le baron de Lareinty et les autres associés Louis de La Brosse et Terrien de La Haye. Cette union de veneurs est adjudicataire du cerf en forêt domaniale du Gâvre et locataire de la forêt de Saint-Gildas-des-Bois (mille cent hectares), propriété des Princes d'Orléans exilés sous le Second Empire. A Saint-Gildas, on trouve des chevreuils et surtout des sangliers, voyageant entre la Grande Brière, la Bretesche, les bois du Lezay, selon le temps et le niveau des eaux dans les marais, territoires que les équipages contemporains, vers 1950, ont continué à pratiquer. La guerre de 1870 marquera la fin de l'association, chacun des maî-

tres, tout au moins Lareinty et La Haye Jousselin, partant à la chasse aux Prussiens en tant qu'officiers de Mobiles.

Pour les amateurs de costumes, rappelons que la tenue de Louis de La Haye Jousselin était rouge à parements blancs, sans galon, le gilet bleu et la culotte blanche. Le piqueux, originaire du pays, s'appelait Robin mais son sobriquet de chasse ne nous est pas parvenu. Le bouton, motif argent sur fond or, porte un loup passant avec la devise « Breiz » (Bretagne)... A la même époque, il est arboré par les équipages Lareinty, Carré de Kérisouet, du Bouëxic en Bretagne et par le comte du Boberil en Anjou.

En 1872, le Vautrait du Fond-des-Bois connaît un important développement. Il est compté cent-vingt sujets au chenil : soixante bâtards et soixante Anglais pur-sang. Ces derniers, souvent achetés à prix d'or, sont des chiens splendides au train très rapide. En effet, le maître d'équipage veut forcer vite et sans fioritures en raison d'une invasion de bêtes noires, venues de l'Est par la guerre et qui occasionnent des dégâts importants aux cultures. De plus, il y a encore des loups dans l'Ouest. Ces pillards, loups d'outre-Rhin au poil jaune, toujours affamés, rôdent autour du camp de Conlie, près du Mans, où les volontaires de l'ouest, zouaves pontificaux et mobiles bretons, que le gouvernement de Gambetta n'avait pas voulu engager, périssent de froid et de dysenterie. Une fois l'armée licenciée, les fauves se sont répandus dans les forêts et surgissent pour attaquer chevaux et moutons.

Voici, en cette fin du XIX^e siècle, le récit de deux chasses qui, chacune dans leur genre épique, méritent d'être tirées de l'oubli. L'une est l'histoire de chevauchée fantastique et l'autre une histoire d'amour.

— 19 novembre 1881 — six heures du soir — château du Fond-des-Bois. Robin, piqueux, se présente dans le hall et demande à voir le maître. Louis de La Haye Jousselin sort de son bureau « Alors, tu as quelque chose ? Oui, Monsieur le Comte,



Araize en 1895. L. de La Haye Jousselin est le 3^e à cheval sur la rampe à partir du haut.
(Photo : Courtoisie)

un loup, et tout près, dans le buisson qui borde l'étang entre le Breil et le Don. Y doit se musser là, je vois sa rentrée, le petit Pelo a entendu ses chiens pignoler (gémir) et il a rentré vite fait ses ouailles (brebis).

— Bien, demain au petit jour, tu sortiras les Anglais ».

— 20 novembre — 9 heures du matin : une brume froide laisse filtrer un jour faiblard. Pas ou presque pas de vent. L'équipage se prépare sans bruit. L'enceinte qui est supposée receler le loup n'est qu'à quelques huit cents mètres des communs. Voici le bosquet qui émerge du brouillard. Le piqueux se détache et rentre au bois avec un chien, un seul, mais quel chien !

Il s'appelle Bengali, Anglais de sang. Le maître d'équipage l'a acheté outre-Manche il y a deux ans, pour le prix faramineux de mille francs. Ses qualités sont incomparables : il relève une voie haute de la veille et, une fois l'animal lancé, il ne décrochera jamais. Toujours le premier à la prise, c'est un chef de meute sans égal. Bengali commence à tirer, à vibrer, donne un coup de gueule, puis deux. Robin a compris, fait demi-tour et soulève sa toque à l'intention du patron. C'est le signal et on découple aussitôt sur une ombre grise qui a jailli comme une fusée et contourne l'étang. O'vlôo ! Harlou ! Monté sur « Belle de Jour », sa jument favorite, Louis a embou-

ché sa trompe et envoie la fanfare du loup.

— Midi — trois heures de chasse déjà : on a remonté les bois du domaine vers le nord, passé la route de Nantes-Rennes aux Pavillons, laissé le bourg de Derval, puis celui de Lusanger à gauche. Voici la forêt de Domnaiche, vive en bêtes noires qui s'égaillent dans la clameur de la meute. Les chiens poussent dur, le loup ne s'y attarde pas et file droit. Il a contourné l'étang de Chahun et pénétré en forêt de Teillay.

— 16 heures — sept heures de poursuite et le train commence à ralentir. La chasse vient de passer près de Châteaugiron, coupe la route Rennes-Laval, bien calme à cette époque. A sept ou huit kilomètres se profilent les frondaisons de la forêt de Rennes où le fauve entrevoit peut-être une chance de semer ces ennemis héréditaires. Le jour tombe, le loup faiblit un peu, trotte et Bengali, toujours en tête, arrive à sa hauteur. Un crochet de la bête et, enserré dans un étau implacable, le chien roule à terre, étranglé. A cent mètres derrière, Louis de La Haye Jousselin et Robin, dont les chevaux commencent à peiner, ont tout vu. Submergé par le reste de la meute, le loup est dagué par les hommes, mais il est trop tard pour le chien...

Notre veneur eut beaucoup de peine car il adorait Bengali et, en hommage à son courage et à sa

ténacité exceptionnelle, il eut l'idée de faire naturaliser le chien et le loup dans la posture de leur ultime combat. Cet épitaphe est, à notre connaissance, unique dans le monde de la vénerie. Ce loup, à l'encolure puissante, devait peser entre trente-cinq et quarante kilos. Il n'était donc pas grand loup, mais jeune loup adulte et l'exploit est tout de même là.

La chevauchée proprement dite fut une belle course. Carte en main, à vol d'oiseau, il y a plus de cinquante kilomètres entre l'attaque et la prise. Peut-on estimer raisonnablement (mais les tracés des voies ont changé depuis un siècle) entre soixante-dix et quatre-vingts kilomètres le parcours de la chasse du 20 novembre 1881. Nos veneurs avaient-ils des chevaux de relais ? La chronique ne le dit pas mais, étant donné l'organisation de l'équipage, cela est vraisemblable. — 27 février 82 — autre animal, autre chasse.

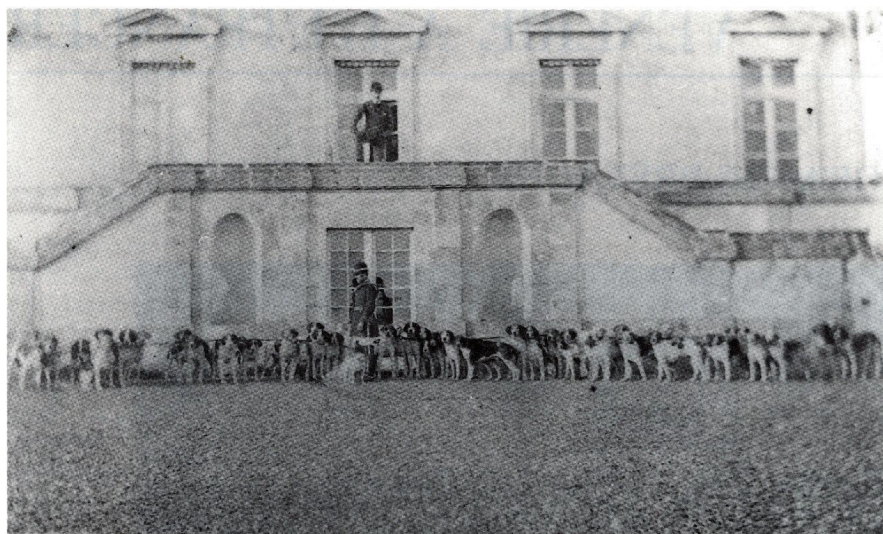
Il n'y avait pas de téléphone dans nos campagnes en ces temps-là. C'était le petit télégraphiste qui courait du bourg au château avec son papier bleu à la main. Ainsi, donc, Louis de La Haye Jousselin reçut un beau jour le télégramme suivant :

— Blain n° 92 — 22 mots — dépôt du 26 février à 2 heures 25 minutes du soir.

« Les sangliers ne quittent pas la Groullè — stop — envoie des chiens mardi soir — stop — compte sur toi pour coucher. Signé : Lareinty.

Le baron de Lareinty, maître d'équipage au Gâvre, convie donc son ami à rallier son chenil de Chassenon, en bordure de forêt. On attaque dans une compagnie de gorets à la Groulaie (Groullè), petite forêt de cinq cents hectares, située au sud de Blain. De là, les animaux passent le Canal de Nantes à Brest pour rentrer en Gâvre. Les chiens séparent assez vite un gros animal qui se révélera grand sanglier, qui tourne en forêt pendant quatre heures puis tient le ferme et commence à bousculer les audacieux qui s'approchent.

La musique des abois a rassemblé tous les cavaliers et amazones



La meute vers 1872.

(Photo : Courtoisie)

quand Louis de La Haye Jous-
selin, pressé d'en finir à cause des
chiens, saute de cheval et fait
deux pas vers le côté du sanglier,
le couteau au poing. Un coup de
hure, la lame glisse, manque
l'épaule et voilà notre veneur à
califourchon sur le cochon
furieux. Dans cette position
inconfortable, il essaie de se
maintenir en s'agrippant aux
écoutes. La chute à terre peut
être fatale d'autant, qu'au pas-
sage, une défense a lacéré la
culotte blanche et qu'une tache
rouge s'étend...

Drame de la vie des bois, les
autres veneurs, d'abord figés dans
l'attente, se jettent dans la mêlée
et essaient de désarçonner
l'homme dans le tumulte de la
meute qui, heureusement,
occupe l'animal. On arme une
carabine et quelqu'un s'apprête à
tirer. Mais comment ? Tout à
coup, se laissant glisser de sa
monture, une jeune femme pâle
mais résolue écarte le tireur,
prend une dague au passage,
fonce au milieu du cercle des
abois et sert l'animal avec vigueur
et courage. Alors, Mathilde-
Hélène de La Haye Jous-
selin, immobile et comme recueillie en
elle-même, pleure en silence et
sourit amoureusement à son
mari.

Le sanglier est toujours là, au mur
d'une maison de campagne où
les arrière petits-enfants de nos
héros ne vont jamais se coucher
sans avoir tapoté familièrement le
butoir du vieux solitaire.

Les chasses du vautrait se pour-

suiront jusqu'en 1885, soit en
découplant avec le vicomte de
Combours autour de Château-
briant ; soit au Gâvre avec M. de
Lareinty. Lorsque ce dernier
démonte son équipage, Louis en
fait autant et une partie des
chiens est cédée au comte Fran-
çois de La Rochefoucauld qui
vient de créer l'Équipage de Fres-
nay à Plessé.

Clément de Lareinty et Louis de
La Haye Jous-
selin offriront un
beau cerf au Muséum d'Histoire
Naturelle de Nantes, grand dix
cors naturalisé pour la postérité et
souvenir de leur dernière saison :
la prise étant datée du 5 décem-
bre 1884.

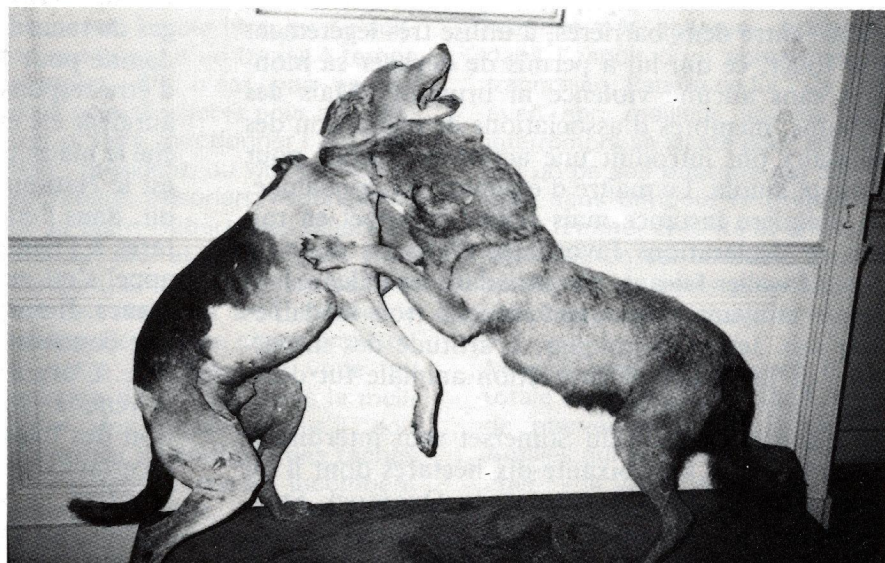
Mais notre maître d'équipage
continuera à chasser puisqu'une
photo de 1895 le montre en
Araize avec MM. d'Armaillé et du

Boberil. Il a cinquante-neuf ans et
a pris, dirons-nous, un peu de
taille. Ce n'est plus le jeune
« lion » montant « Nuit de
Noces » et paradant au Bois de
Boulogne autour des calèches du
Second Empire.

M. de La Haye Jous-
selin eut une
fin fort triste. Le 23 septembre
1901, il quitte à cheval le château
pour se rendre dans une de ses
fermes. Mais, à peine arrivé, il est
pris de douleurs atroces à l'abdo-
men et c'est, allongé dans une
charette, qu'il est ramené à la
maison. Une péritonite aiguë,
inopérable à cette époque,
l'emporte à l'âge de soixante-cinq
ans. C'est une personnalité qui
disparaît. Maire de Derval pen-
dant trente-deux ans (jusqu'à sa
mort) et Conseiller Général de
1871 à 1892, il contribua avec
énergie et intelligence à la mise
en valeur et à la modernisation de
son canton.

Voilà quelques-uns des souvenirs
d'un gentilhomme-chasseur que
nous avons eu plaisir à faire reviv-
re grâce au Docteur Jean-
Christian de Mondragon, un de
ses petits-fils, qui nous a aidé
avec enthousiasme dans cette
enquête du temps passé. Qu'il en
soit vivement remercié ainsi que
les comtes Philippe et Marc de La
Messuzière qui nous ont chaleu-
reusement accueilli au Fond-des-
Bois, domaine toujours vivant et
îlot préservé de l'agitation souvent
factice de notre fin de siècle.

Claude Pédrion



Bengali et le loup (1881).

(Photo : Courtoisie)